

Claire Harmand

## Quelles demandes à l'adolescence \* ? Les sujets adolescents

L'adolescence est une période de la vie d'un sujet dont le découpage a évolué avec les époques, dont les coordonnées temporelles sont individuelles. L'adolescence n'est pas une maladie ni une crise en soi, elle ne se traite pas en tant que telle. Mais s'il n'y a pas d'adolescence, il y a des sujets adolescents (adjectif « en train de grandir ») qui demandent à rencontrer un psychanalyste, ou à « parler à quelqu'un ».

Que demandent ces sujets adolescents ? Vers quoi peut évoluer leur demande ? Qu'est-ce que cela donne dans la perspective de la psychanalyse et dans un travail analytique ? Y a-t-il des particularités quant aux adolescents dans le domaine de la psychanalyse ? C'est une époque de turbulences, qui accompagnent « les métamorphoses de la puberté <sup>1</sup> ». Attendons-nous à ce que les demandes soient prises dans ces mouvements.

Que se passe-t-il ? Ce qui arrive n'a rien à voir avec ce qu'on avait pu imaginer, ni avec ce que les autres avaient pu dire. C'est de l'ordre du réel, impossible à dire, impossible à imaginer. Comment reconnaître ce corps sexué, transformé et remodelé, comment supporter et accepter ces changements du corps, ces bouleversantes irruptions de jouissance, ces étranges désirs ? Comment faire avec l'angoisse qui peut être envahissante ? Comment inventer des réponses à ces questions face auxquelles on est seul, et qui n'ont ni réponse ni mode d'emploi ? Comment se situer quand les points de repère de l'enfance sont balayés ? Comment se débrouiller avec l'autre sexe ? Comment ne pas se révolter contre ce qui arrive, contre

\* Texte écrit à partir d'une intervention à Bordeaux, au centre hospitalier Charles-Perrens, le 15 juin 2007.

1. S. Freud, « Les métamorphoses de la puberté », dans *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1987, p. 143-175.

soi-même ou contre ceux qui savent, qui savaient, qui étaient garants et qui ne garantissent rien alors qu'ils prétendent imposer leurs règles et leurs limites ? Etc. Bien d'autres questions surgissent encore dans ce moment de la vie où les changements du corps sont vécus comme une violence d'origine interne.

La puberté, traumatisme pour tous, peut être considérée comme un réveil, comme le deuxième temps du traumatisme qu'est toujours la rencontre avec le sexuel<sup>2</sup>. Elle confronte le sujet au réel, à l'impossible. La langue est incapable de rendre compte de ce qui est éprouvé.

L'Autre est vidé des figures qui garantissaient à l'enfant le sens de son existence. L'organisation infantile, les théories infantiles sont mises à mal par l'irruption de la puberté. L'adolescence est un moment logique de déstructuration du fantasme infantile. Le réel se cogne aux constructions imaginaires-symboliques établies précédemment, c'est une rupture avec l'enfance. Des remaniements identificatoires et de jouissance s'imposent, et chaque sujet les vit de manière singulière, avec ce qu'il a connu depuis sa naissance, avec ce qu'il a fait de ce qui lui a été transmis.

C'est l'expérience qu'il fait de son désir qui permet à l'adolescent de se dégager du rêve des parents, rêve décrit ainsi par Freud : « Il accomplira les rêves de désir que les parents n'ont pas mis à exécution, il sera un grand homme, un héros, à la place du père ; elle épousera un prince, dédommagement tardif pour la mère<sup>3</sup>. »

La puberté réintroduit la référence à la sexualité, c'est alors l'Autre sexe qui va venir présenter l'Autre, ce lieu d'inconnu radical. Le groupe de la même génération constitue souvent un refuge contre cette altérité et une manière nouvelle de s'inscrire dans le champ social. Ce qui anime le désir est non plus un idéal à accomplir, mais la quête d'un objet insaisissable. Il s'agit du passage de l'Autre parental à un Autre barré (Autre de l'autre sexe).

L'absence d'un dire sur le sexe, tout comme l'impuissance à nommer les pulsions qui les bouleversent induisent chez les adolescents émois ou embarras, ennui, morosité ou désarroi, ravissement

2. M. Menès, « Y a-t-il des parents d'adolescents ? », dans *Violente adolescence*, Érès, coll. « Les recherches du GRAPE ».

3. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme » (1914), dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 96.

ou dégoût, qui se déclinent selon leurs identifications. Symbolique et imaginaire sont en turbulence, reflet des tentatives de trouver des réponses à la question : comment supporter la différence des sexes et l'écart des générations (sous la forme de l'autorité des parents), comment s'y inscrire ? Dans ce temps de flottement où ils réagissent souvent par des actes <sup>4</sup> imprévisibles et déroutants, il est important qu'ils puissent parler, qu'ils sachent qu'ils peuvent parler. Car c'est le symbolique qui noue le réel à l'imaginaire.

Le réel, impossible à dire et à représenter, impossible à imaginer, se présente par les poussées des changements du corps, et par l'émergence de questions sans réponse.

Sur le plan de l'imaginaire, l'appropriation de l'image du corps passe à l'adolescence par l'approbation des pairs et non plus des parents. La distance prise à l'égard des parents soulève la même agressivité en jeu que dans la différenciation avec les semblables présente dans le stade du miroir. La fonction imaginaire du moi est en effet structurée sur le rapport à l'autre, du point de vue de l'autre, sur l'identification possible avec l'autre, la stricte réciprocité du moi et de l'autre. Cette relation imaginaire de réciprocité entre le moi et l'autre est plus agressive qu'harmonieuse.

Le symbolique, dimension de la parole, dimension du signifiant dont le sujet est l'effet, introduit le manque. Comment cela se met-il en place ? Pour la psychanalyse, le signifiant précède le sujet. L'enfant, pris dans le réseau de la parenté et de la nomination, et dans un « bain de langage », dans un univers signifiant qui s'articule selon des lois logiques, se met à parler avant de bien savoir ce que sa parole dit. C'est ainsi que la structure se met en place très tôt. « Les processus de pensée inconscients ne sont rien d'autre que ceux qui se trouvent mis en place dans la prime enfance, à l'exclusion de tout autre <sup>5</sup>. » Le signifiant se définit comme agissant d'abord comme séparé de sa signification. Quelque chose échappe au sujet qui parle (pas seulement enfant), il en est fondamentalement séparé.

La symbolisation primordiale inaugure la chaîne signifiante, avec la séparation initiale de la naissance, le sevrage, puis les

4. J.-M. Forget, *L'Adolescent face à ses actes... et aux autres : une clinique de l'acte*, Toulouse, Érés, 2005.

5. S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930, p. 306.

alternances présence-absence de la mère, où la dimension symbolique de la parole permet à l'enfant de supporter la disparition de sa mère. La métaphore paternelle vient s'inscrire à la place de cette symbolisation primordiale : le Nom-du-Père vient se substituer au désir de la mère, ce qui a comme effet une signification de désir, la signification phallique<sup>6</sup>. Le symbolique intervient là comme élément séparateur dans la relation imaginaire de l'enfant à la mère : la mère est manquante, elle peut désirer ailleurs, l'enfant ne représente pas tout pour elle. Le Nom-du-Père est ce signifiant particulier qui, en arrêtant le glissement indéfini d'un signifiant à un autre dans la chaîne des signifiants, permet à un discours de prendre sens, et fait advenir le sujet comme désirant... désirant parce que manquant, et en quête de l'insaisissable objet du désir.

À ces changements incontournables se mêlent les désordres et les complications de la vie antérieure. Les sujets que nous recevons ont souvent eu un équilibre très précaire dans leur enfance.

### **Que propose le psychanalyste ?**

Le psychanalyste reçoit chacun en tant que sujet, qu'il soit enfant, adolescent ou adulte, ; un sujet qui prend la parole et demande... d'abord à être entendu.

Il se situe à l'opposé des orientations thérapeutiques souvent proposées actuellement, qui visent la rectification du comportement, avec l'aide de traitements chimiques, sans tenir compte des différences, ni de la particularité du sujet. Les statistiques des taux de suicide et autres comportements déviants telles la toxicomanie ou la violence inquiètent les pouvoirs publics, qui tentent d'apporter des solutions efficaces. Mais si, au nom du bien et de la raison, des réponses sont apportées sans entendre ce qui ne va pas, et qui est particulier à chacun, si la réponse d'aide précède la demande, le sujet est exclu (sujet parlant, pensant, discutant, contestant et ayant une responsabilité dans ce dont il se plaint), et l'inconscient qui ne se laisse pas mesurer ni évaluer n'existe pas, on ne veut rien en savoir.

Le monde contemporain dans notre société occidentale prescrit la consommation d'objets pour des raisons économiques et va ainsi à

6. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 557 (formule de la métaphore paternelle).

l'encontre de ce qui fonde le sujet ; il promeut la prévalence de l'image, aux dépens de la parole et de toute dialectique. Cela ne prépare pas les adolescents au caractère décevant de l'objet et à l'irréductible du manque dans l'Autre. La perte n'est pas assumée comme définitive, ce qui laisse l'espoir de restituer à l'Autre ce qui lui manquerait. C'est dans cette perspective générale que les symptômes (dans lesquels le sujet est impliqué) sont réduits à des troubles, des désordres mentaux, susceptibles de rééducation, dans un discours sans perte où on échapperait à la filiation et à la sexuation.

La visée de l'analyste est que par la parole l'adolescent prenne position, devienne sujet, divisé par le signifiant, sujet homme ou femme, séparé de ses parents, désirant. La psychanalyse vise le désir, qui ne se dit pas, mais s'exprime à travers la demande. Le psychanalyste se trouve en décalage par rapport à une position psycho-éducative. Cependant, il importe parfois de mettre quelques balises, en particulier quand les parents ne sont pas à leur place.

Et l'analyste aborde chaque cas comme tout à fait nouveau : « Les meilleurs résultats thérapeutiques s'obtiennent lorsque l'analyste procède sans s'être préalablement tracé de plan, se laisse surprendre par tout fait inattendu, conserve une attitude détachée et évite toute idée préconçue <sup>7</sup>. » Créer la demande est quelque chose d'actif, l'offre de l'analyste qui crée la demande est un véritable travail, qui peut prendre beaucoup de temps, et qui d'une certaine façon a lieu tout au long de la cure.

« Comment faire pour que mon fils, grand adolescent, souvent violent, se décide à aller parler à quelqu'un ? » À cette demande, fréquente, on ne peut que dire : il s'agirait que quelque chose n'aille pas pour lui, qu'il se plaigne, qu'il se pose des questions sur ce qui lui arrive, qu'il manque de réponses et que cela fasse énigme, qu'il s'inquiète au lieu d'inquiéter les autres. Mais, de même que pour les sujets adultes, « parler à quelqu'un » ne se prescrit pas.

L'offre de parole a été saisie par Marc, 15 ans, avec l'aide de son père et de l'éducatrice nommée par le juge, après une grave agression sur un camarade. Avec authenticité et souci d'exacitude, il m'explique les faits. Son père ne comprend pas pourquoi Marc ne lui

7. S. Freud, « Conseils aux médecins sur le traitement analytique » (1912), dans *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953, p. 65.

parle pas quand il y a des choses qui ne vont pas avec ses copains. Au lieu de parler, il se bagarre. Pourquoi Marc ne lui parle-t-il pas, alors que tous ses autres enfants lui parlent ? Marc reconnaît que c'est vrai, il ne parle pas à son père. Il voudrait bien, mais n'y arrive pas et ne sait pas pourquoi. Il rapporte ainsi sa violence à une cause énigmatique : ne pas parler à son père. Il a une demande, et le symptôme est non pas sa violence, mais son silence. Il accepte le pari de découvrir ce qu'il ne sait pas, en parlant.

### **La demande, du point de vue de la psychanalyse**

Quand des questions sont formulées, et que l'adolescent sait qu'il peut parler, qu'il peut même aller parler à quelqu'un, alors il arrive qu'il formule une demande.

Plus souvent il ne pose pas de questions, mais fait des critiques et des reproches, ou bien il passe à l'acte. Les passages à l'acte (fugues, tentatives de suicide, agressions...) sont autant des questions adressées aux adultes insuffisants et manquants que des tentatives de résolution des « turbulences » liées au traumatisme de la puberté.

Un symptôme ou un passage à l'acte peut conduire les parents ou d'autres adultes (éducateur, interlocuteurs en milieu scolaire, médecin...) à demander une rencontre pour un adolescent. Bien sûr, quand elle vient d'un tiers, c'est le plus souvent une demande selon l'idée de ce tiers, selon son fantasme (soigner, réparer, éduquer). Mais la question posée par le symptôme ou le passage à l'acte doit être accueillie dans sa valeur de demande potentielle.

Ce dont le sujet se plaint, c'est d'un symptôme, ou d'une souffrance plus énigmatique. Il voudrait sortir de l'impasse dans laquelle il se trouve, et accéder à une situation qui lui conviendrait, idéale. Le sujet vient avec sa question, ses difficultés, et il attend que l'Autre lui apporte une réponse. La demande est issue d'une souffrance, d'un manque, d'une impasse, d'une défaillance, d'une impuissance ; et elle fait appel à un avoir, un savoir, un comblement. La demande est une parole adressée à quelqu'un, elle recouvre la question du désir, et se distingue du besoin.

*Besoin* vient du même mot que *besogne*, et veut dire nécessité, la chose nécessaire, ou la pauvreté ; ce terme a à l'origine signifié « soin », le préfixe *be*, près de, autour de, renforçant le sens du mot.

Le besoin concerne les fonctions vitales naturelles. Il exclut le sujet (sujet effet de signifiant) et la parole.

Le monde humain impose au sujet de demander, de trouver les mots qui seront audibles par l'autre (par opposition à un monde animal où chaque être s'approprierait, autant qu'il lui est possible, ce qu'il vise d'instinct). C'est même dans cette adresse que se constitue l'Autre, écrit avec un grand A, parce que cette demande que le sujet lui adresse constitue son pouvoir, sa prise sur le sujet.

La demande demande toujours quelque chose qui est plus que la satisfaction à quoi elle fait appel, et qui va au-delà : le désir se situe au-delà de la demande. Le désir se situe aussi en deçà de la demande, car il ne se dit pas, et la demande, articulée en termes symboliques, est une demande d'amour.

La demande peut venir d'une question, qui ne trouve pas sa réponse, qui fait énigme, et arrêt. L'énigme introduit une béance, un écart par rapport à la fixité de la position du sujet. Celui-ci est mis en question, et il y consent, il se met en question. L'énigme témoigne d'un au-delà de la demande, de quelque chose du désir. Un désir commence à émerger, une demande peut être formulée, celle de pouvoir parler à quelqu'un, parce que ça ne va pas.

Une demande est toujours à prendre au sérieux. Il importe de permettre de parler, de faire parler, de tout mettre en œuvre pour que s'établisse un lien transférentiel. C'est toujours particulier, toujours délicat. L'important est la reconnaissance d'une subjectivité en souffrance, reconnaissance qui réintroduit la dimension symbolique et permet au sujet d'advenir, par la parole. Alors le dire peut prendre le pas sur le faire.

### **Demandes d'adolescents**

Les adolescents qui viennent nous parler ne sont pas les plus démunis. Qu'ils aient décidé d'aller parler à quelqu'un témoigne du fait qu'ils savent qu'il peut y avoir quelqu'un à qui parler, une adresse, et qu'en outre ils sont en mesure de faire cette démarche.

Ils nous prennent à témoin d'un questionnement, d'une protestation, de leur difficulté à trouver par quel chemin ils vont engager leur existence, et cela d'autant plus qu'ils récusent l'exemple parental.

*La dépendance des parents, dans la réalité, a des effets sur la possibilité d'une demande.*

Ainsi, Antoine, 17 ans, en classe préparatoire, très angoissé, n'arrive plus à travailler, et c'est incompréhensible pour ses parents, qui ont une demande pressante : il faut qu'il aille bien, très vite, qu'il travaille, qu'il réussisse son année. Seul il parle volontiers, mais il ne vient pas aux rendez-vous. Sa mère l'excuse, il a du travail, c'est prioritaire. Antoine, entièrement soumis à l'autorité parentale, écrasé par son père et identifié à sa mère qui se soumet au père, ne peut formuler une demande, malgré l'offre insistante qui lui a été faite.

Autre exemple, Inès, 14 ans, a accepté la proposition de sa mère de rencontrer un analyste : ça l'intéresse. Elle vient me raconter ce qui lui arrive, ses démêlés avec ses parents, leurs limites qu'elle n'accepte pas, ses mensonges. Mais elle manque les rendez-vous, revient, disparaît, tout en faisant croire à sa mère qu'elle vient. Quand elle réapparaît après une longue absence, elle recommence à « raconter », et une question émerge, au milieu de ses dires : elle est sortie avec plusieurs garçons, elle s'en lasse très vite et se demande pourquoi. Je lui dis alors qu'avec cette question, dont elle n'a pas la réponse, elle pourrait faire un travail de psychanalyse, au lieu de venir parce que ses parents le veulent. Elle part en vacances et ne revient pas. Cette adolescente n'en fait qu'à sa tête, et elle veut aussi garder la confiance de ses parents, ne rien perdre. L'énigme de la question sexuelle est évitée, noyée dans le conflit avec sa mère.

Encore un exemple, Paul, 14 ans, a exprimé des idées de suicide à sa mère, qui a eu peur et l'amène en urgence. Replié sur lui, il ne parle pas. En fin d'entretien, après que sa mère a longuement parlé, et après que je me suis adressé à lui, il se redresse et me regarde, mais n'en vient pas à parler, et ne viendra pas au rendez-vous proposé. Comment pourrait-il parler, alors que sa mère souffre, pleure, se plaint qu'il ne soit pas l'enfant sage travaillant bien en classe ? Petit enfant sur lequel sa mère veut garder la maîtrise, dans la crainte que grandissant il devienne comme son père, alcoolique et qui s'est suicidé, comment pourrait-il prendre la parole, c'est-à-dire prendre sa place de sujet ? Sa mère a un discours constitué qui cherche l'effacement des troubles sans s'interroger sur la souffrance, même si elle reconnaît cette dernière : qu'il parle, qu'il s'interroge, lui, mais

qu'il revienne à la raison !... Dans les faits, sa place lui est donnée, mais pas dans le discours.

Quand l'inquiétude des parents prend toute la place, face à un adolescent peu ou pas concerné, déniait les problèmes ou s'en désintéressant, celui-ci ne se reconnaît pas dans la demande d'aide formulée par ses parents. Bien qu'il montre des choses inquiétantes, il n'est pas engagé dans ce qui lui arrive. On voit ainsi, souvent, des parents qui viennent seuls au premier entretien, n'ayant pu convaincre leur fils ou leur fille qui a accepté le rendez-vous de venir le moment venu.

En revanche, des questions laissées en suspens pendant toute l'enfance, peut émerger une demande malgré les parents. Une jeune fille de 17 ans se débrouille pour venir régulièrement, à l'insu de ses parents, et s'interroge sur sa volonté de maîtrise sur son corps qui induit des comportements inquiétants pour les autres.

G. Balbo définit la crise d'adolescence comme « le trauma par lequel les parents sont privés par leur enfant des symptômes qu'à son insu celui-ci entretenait pour leur compte, afin de leur permettre de n'avoir pas à être confrontés à leur propre vérité <sup>8</sup> ».

*L'actualité de l'instabilité liée aux changements du corps et aux remaniements relationnels.* Les adolescents sont « dans le feu de l'action », dans l'urgence et l'immédiateté, dans une position qui consiste à ne pas vouloir considérer le passé, pour au contraire le laisser en arrière, se tourner vers de nouveaux objets et s'identifier aux autres du même âge. Ils sont impatients et n'ont pas de temps à perdre pour venir parler et investir ailleurs : à quoi bon parler, si la réponse est plutôt dans l'action ?

Souvent, le transfert ne permet pas un investissement qui mettrait au second plan les relations avec les parents et les conflits. À l'heure du rendez-vous il y a des choses plus importantes à faire. Très attaché au travail qu'il engage avec moi, un sujet vient de manière irrégulière, n'arrivant pas à tenir ce qu'il dit.

8. G. Balbo, « La crise d'adolescence aujourd'hui », *Journal français de psychiatrie*, n° 9, Toulouse, Érès, 2000, p. 4-8.

Ou bien les manifestations transférentielles sont bruyantes : tel sujet qui ne se projette pas du tout dans une vie d'adulte n'est pas venu, sans prévenir, jusqu'à ce que je le rappelle. Il me dit qu'il était en colère contre moi. Il a l'impression de parler à une chaise, c'est lui qui fait tout le travail, et cela n'avance pas assez vite. Il préférerait être pris en charge, rester comme un enfant. Il a des reproches à faire à sa mère, dit-il, mais il ne peut pas les exprimer comme le font les ados, puisqu'il est seul avec elle ; ça le fatigue. Il est impuissant à résoudre les problèmes de sa mère. Il a peur d'exploser n'importe où, pas avec sa mère, mais de manière déplacée.

Le transfert est en conformité avec les relations d'objet à cette période de la vie : turbulences du transfert, donc.

Ces sujets adolescents viennent parler, pour être entendus, le plus souvent sans supposer de savoir inconscient au sujet. Alors il arrive que la première rencontre soit unique, comme un cri d'appel aussitôt recouvert par un sujet qui ne veut rien en savoir. Ou bien quelque chose se passe lors de ce premier entretien, ce qui induit le désir d'aller plus loin.

Céline, 15 ans, est amenée par sa mère, parce qu'elle est en souffrance : plus rien ne va, elle fait des crises de tétanie et n'arrive plus à travailler en classe. Elle a des phobies d'impulsion de meurtre de son père et de sa demi-sœur. Elle n'y comprend rien et a très peur. Très vite, elle parle de ses relations complexes avec son père, qu'elle a beaucoup aimé et idéalisé pendant son enfance. Il lui faut remanier ce qu'elle avait mis en place et bien établi (dans l'idéal, pas dans les faits) avec son père, psychotique, très perturbé. Très vite, l'angoisse cède. Elle vient régulièrement pendant six mois, puis disparaît, et revient l'année suivante. Cauchemars et événements pénibles avec son père émaillent sa vie de lycéenne. Elle voit que son père est irresponsable, elle a toujours peur qu'il fasse un scandale dans la rue. Il ne la défend pas, au contraire il compte sur elle. Le fait d'en parler la bouleverse. Elle y pense tout le temps, n'arrive pas à dormir, à travailler... Elle a besoin de lui, comme un enfant. Comment peut-il être ainsi avec elle, comment peut-il ne pas l'aimer, alors qu'il l'a beaucoup aimée ? Elle est très déçue par son père, et cesse encore de venir me parler après quelque temps.

*Des « troubles » spécifiques à l'adolescence* relèvent toujours d'une problématique singulière.

Prenons deux exemples de « phobie scolaire ».

Lise, 17 ans, ne peut plus se lever pour aller en classe, n'arrive plus à travailler, envahie par l'accumulation de ses problèmes relationnels, des problèmes des autres qu'elle écoute, de l'alcoolisme de sa mère avec laquelle elle a toujours vécu seule, ayant appris qui était son père à l'âge de 13 ans. Elle parle beaucoup de sa vie actuelle, de son passé, de sa famille, ses amis. Dès la deuxième rencontre elle sépare le travail, qu'elle aime, de ses problèmes, dont elle continue à venir me parler.

Charles, 15 ans, très sûr de lui, s'ennuie en classe où il n'apprend que des choses inutiles ; il a décidé de ne plus y aller. En l'absence d'un cadre rassurant posé par ses parents, il est resté pendant son enfance dans son monde, sans points de repère. Il ne manque pas d'idées et essaie d'en trouver seul, c'est pourquoi il accepte de parler. Il a des problèmes relationnels : il se lie aux autres, puis se fâche, toujours. Et puis, il entend des voix, cela a commencé alors qu'il s'interrogeait avec perplexité sur son identité devant le miroir. Les voix parlent de lui, commentent ses actes et surtout lui disent ce qu'il faut faire. Il n'arrive plus à penser par lui-même. Et il dit que les voix lui sont nécessaires. Au fil des entretiens, il réalise qu'il est souvent déçu, dès que ce n'est pas comme il le veut ; que ça ne va pas aller s'il n'atteint pas son but, et qu'il voudrait bien ne pas vouloir atteindre cet idéal.

Pour chacun d'eux, le fait de parler débouche sur une demande, mais on voit bien qu'un même « trouble » relève de problématiques fort différentes : Lise n'attendait qu'une adresse pour dire la complexité de ce qui l'arrêtait dans son élan, alors la chaîne signifiante se déroule, des nœuds peuvent se défaire et d'autres se mettre en place ; alors que la position de Charles, figée depuis son enfance, est radicalement ébranlée, et qu'il s'agit pour lui de trouver, par la parole, des points d'appui pour suppléer à ceux qui ont fait défaut. L'écoute de « chaque un » s'impose donc, avec une grande rigueur.

On pourrait le démontrer pour d'autres troubles : la dépression, comme tentative d'éviter la castration ou bien comme refus d'entrer dans le monde ; ou encore l'anorexie (chez les sujets

anorexiques, la difficulté d'accepter, voire le refus, des transformations du corps survient à partir d'une position prépubertaire, établie vers 7 ou 8 ans, « âge de raison », sur des bases très précoces, fondées sur des identifications solides, premiers liens d'amour).

### **Difficultés de la demande**

Peuvent faire obstacle à la demande :

– ce qui maintient le sujet en position infantile : par exemple, des difficultés d'un des parents (maladie somatique, psychose...) qui ont conduit l'enfant à le soutenir puis à lui rester attaché ; un traumatisme, une maladie grave, des perturbations dans l'enfance comme des séparations précoces et répétées n'ayant pas permis d'établir des relations stables avec des parents, etc. ;

– une position de refus : de grandir, de devenir adulte. Est prévalent ce qui reste du côté de l'enfant qui veut rester dépendant et n'accepte pas d'avoir à devenir responsable. « À quoi bon parler, puisque je ne sais pas quoi dire, et qu'on ne me donne pas la réponse ? » L'attachement solide aux parents, à un des parents en particulier, se révèle en analyse être une fixation à une sexualité incestueuse ;

– le désarroi, défaut de symbolique, chez des sujets en manque d'appuis solides ;

– la jouissance du symptôme (comme dans l'anorexie).

Tout cela peut aboutir à des manifestations symptomatiques où la souffrance n'est pas assumée par le sujet, mais est montrée à l'autre pour que ce dernier la prenne sur ses épaules.

### **Pas de demande**

Le manque dans l'Autre et la rencontre avec l'Autre sexe sont difficiles à aborder. Ceux qui tentent de s'y soustraire ne risquent pas de demander quoi que ce soit : fuite dans la toxicomanie, mises en acte de tout genre (violence, tentatives de suicide), ou au contraire silence, absence de « crise ».

Les demandes qui ne se font pas à l'adolescence laissent le sujet arrêté à un point, qui se retrouve par la suite. On voit ainsi de nombreux « adultes » qui n'ont pas pu passer de l'enfance à ce qu'on

appelle l'âge adulte. Ainsi, un homme de 30 ans est resté en attente d'une mère depuis le décès de la sienne quand il avait 4 ans, et il continue à appliquer les principes de son père mort quand il avait 11 ans, principes valables pour des enfants, d'autant plus qu'il était pour son père le bébé de la famille. Il dit n'avoir pas franchi les étapes de passage à la vie adulte, à la vie d'homme, avec tout ce que cela comporte – relations, etc. L'accumulation et les longues années d'une souffrance qui ne passe pas toute seule l'amènent à venir parler. Cela ne peut plus continuer comme ça, mais comment faire ?

Une femme de 31 ans veut avoir des enfants, et elle s'imagine jouant avec eux comme une enfant. Elle est fixée à son enfance idéalisée.

Les analyses d'adultes démontrent que l'adolescence est un moment logique, pas seulement chronologique, qui peut durer très longtemps. Tout cela reste d'actualité dans l'inconscient qui ne connaît pas le temps, et dans le fantasme des sujets adultes. Le sujet de l'inconscient n'a pas d'âge, mais la subjectivation nécessite des ruptures, des passages, et du temps.

C'est ainsi que *le CAPA, Centre d'accueil psychanalytique pour adolescents*, qui fonctionne depuis septembre 2006, rencontre toutes les difficultés liées aux demandes d'adolescents.

La place de sujet qu'un analyste propose à un adolescent peut lui permettre de déployer, à partir de son vide, sa parole propre. La série de vignettes cliniques évoquées dans ce texte tente de montrer qu'il s'agit d'épingler le réel en jeu pour le sujet et de renouer avec le symbolique à travers la demande adressée à l'analyste. Le CAPA, qui souhaite permettre à des sujets adolescents la rencontre avec un psychanalyste, travaille dans ce sens.